

LE GRAND BAIN



Un film de Gilles Lellouche

Avec Mathieu Amalric, Guillaume Canet, Benoît Poelvoorde, Jean-Hugues Anglade, Virginie Efira, Leïla Bekhti, Marina Foïs, Philippe Katerine, Félix Moati

Press server: <http://www.frenetic.ch/fr/espace-pro/details//++/id/1104>

Sortie: le 24 octobre 2018

Durée: 112 min

MEDIA CONTACTS

Eric Bouzigon
Tel 044 308 39 08
e-mail: eric@filmsuite.net

DISTRIBUTION

FRENETIC FILMS AG
Lagerstrasse 102 • 8004 Zürich
Tel. 044 488 44 00 • Fax 044 488 44 11
www.frenetic.ch

SYNOPSIS

C'est dans les couloirs de leur piscine municipale que Bertrand, Marcus, Simon, Laurent, Thierry et les autres s'entraînent tous les soirs sous l'autorité toute relative de Delphine dans une discipline décidément féminine : la natation synchronisée. Ensemble, ils se sentent enfin libres et utiles et ce malgré les regards tantôt moqueurs, tantôt surpris d'amis et de proches. C'est alors, qu'ils vont décider de se présenter à une compétition. Ce défi leur permettra de retrouver un sens à leur vie et de se surpasser...Et tant pis s'ils ne sont pas les meilleurs au départ.

Une comédie émouvante et d'une autodérision désarmante.



ENTRETIEN AVEC GILLES LELLOUCHE

Après NARCO et LES INFIDÈLES, LE GRAND BAIN est le premier film que vous tournez en solo. Vous aviez du mal à vous lancer tout seul derrière la caméra ou c'était juste une question de timing ?

Un peu les deux ! L'idée, c'était surtout de trouver un sujet qui me touche et me permette de réaliser un film ENCORE plus personnel que NARCO. Quant à LES INFIDÈLES, c'était un projet collectif. Ce sont deux films que j'ai pris beaucoup de plaisir à faire mais qui ne sont pas intimement liés à qui je suis. Tout ça a pris du temps car après NARCO, mes films d'acteurs ont pris toute la place.

Depuis combien de temps portez-vous le projet du GRAND BAIN ?

Cinq ans. En fait, il y a HUIT ans, j'ai commencé à écrire un film qui contenait déjà un peu les prémices du GRAND BAIN. Je voulais parler de cette lassitude - pour ne pas dire dépression un peu latente - que je sentais chez les gens de ma génération ou même plus globalement, dans ce pays. Dans cette course un peu individualiste où l'on se retrouve tous malgré nous coincés, on oublie le collectif, l'entraîn, le goût de l'effort.

Il y avait déjà ce côté cercle de parole qui m'avait beaucoup marqué quand j'avais assisté à des réunions d'alcooliques anonymes pour préparer UN SINGE SUR LE DOS, le film de Jacques Maillot dans lequel je jouais un alcoolique. J'avais été ébahi par la chaleur humaine, le dialogue, l'écoute qui y régnaient, sans aucun jugement. On vit dans une société où les émissions de télé, les débats sont remplis de jugements et d'avis tranchés sur tout, alors j'ai adoré cette bulle de partage. J'avais commencé à écrire autour de ça, mais il manquait une dimension poétique et cinématographique. Hugo Selnac m'a conseillé de regarder un documentaire sur ARTE qui suivait une bande de Suédois pratiquant la natation synchronisée masculine, j'ai su que j'avais trouvé mon sujet : une troupe d'hommes plus ou moins désenchantés qui courent après des rêves déçus. Ensuite j'ai demandé à Ahmed Hamidi, dont je connaissais bien le travail et qui était un auteur phare des Guignols à la grande époque, d'écrire avec moi et, dans un second temps, Julien Lambroschini.

Il y a une bonne dizaine de personnages dans LE GRAND BAIN, et fait rare dans les films choraux, ils existent tous !

J'ai souvent lu des scénarios où il y avait une intention de film choral mais qui, la plupart du temps, laissent certains personnages sous-développés, ou sans arche, sur le bas-côté de la route. On souffre un peu d'une sorte de psychologie de bandes dessinées dans les comédies. Alors j'ai pris soin pendant presque un an de ne développer que l'arche et la trajectoire de mes personnages, je voulais qu'ils aient tous une existence propre et des accidents de parcours. Et puis étant donné que le film était relativement masculin par son sujet, j'avais envie de faire la part belle aux personnages féminins aussi. C'est par les femmes et pour elles que mes héros vont y arriver.

L'idée, c'était aussi de réunir des acteurs d'horizons différents ?

Oui, c'était une volonté mais pas une nécessité, je ne me suis pas dit « tiens je vais mélanger des familles d'acteurs ». C'était surtout pour moi des évidences de personnages. Mathieu, je l'ai rencontré sur le tournage du Rappeneau, BELLES FAMILLES, j'admire son talent depuis le Cours Florent donc l'idée de travailler avec lui me trottait dans la tête depuis longtemps. Philippe Katerine, s'il m'avait dit non, j'aurais été dans une merde noire car c'est le seul qui pouvait jouer Thierry sans en faire une caricature d'homme enfant agaçante. Il a une fantaisie lunaire, dadaïste, qui collait parfaitement au personnage. Anglade, on habite dans le même quartier, je le croisais au supermarché du coin, sa poésie me touche infiniment. J'avais ce souvenir de lui dans LA REINE MARGOT avec ses cheveux longs, c'était parfait pour mon rockeur revenu de tout. Poelvoorde était déjà dans mon premier film, pour moi c'est un génie absolu qui peut tout jouer et qui excelle dans les

rôles de roublard. Leïla, dans la vie, quand je la croisais, je voyais qu'elle avait une autorité naturelle qui n'avait jamais été exploitée au cinéma. Elle était idéale pour incarner la rigueur du sport, et Virginie, la philosophie. Quant à Guillaume, je craignais que le personnage l'effraie parce que c'est peut-être le moins sympathique, mais il a eu l'intelligence de voir sa beauté et ses failles. On parle souvent d'amitié à propos de Guillaume et moi, mais on est aussi beaucoup dans une relation de travail. D'ailleurs, je n'ai pas voulu tourner avec ma bande de potes. Au bout d'un moment, ça peut être très inhibant. Je suis ravi d'avoir pu me dégager d'une certaine bande dans laquelle on avait pu m'enfermer, me confronter à d'autres univers, d'autres façons de fonctionner.

Vous avez fait un « stage de cohésion de groupe » avant le tournage pour souder l'équipe ?

Non. Je suis parti de mon expérience d'acteur et je me suis souvenu que sur des films comme LES PETITS MOUCHOIRS, je ne connaissais pas très bien ni François Cluzet ni Pascale Arbillot ni Valérie Bonneton, pareil pour le film de Rappeneau. Une bande d'acteurs hétéroclite dégage une énergie, une électricité, très stimulantes. Alors j'ai évité de faire des dîners exprès, j'ai même évité de faire des lectures de groupe. Tous les acteurs étaient très excités à l'idée de jouer les uns avec les autres, je ne voulais pas casser cette rencontre en allant plus vite que la musique. Dans les scènes de vestiaire, je voyais bien qu'il y avait une écoute dans la découverte de l'autre, je ne voulais pas gâcher ce moment magique avec trop de répétitions.

D'autant que ce n'est pas un film de copains.

C'est quelque chose qui m'a toujours fasciné, ces mecs qui sont capables de faire 20 km le dimanche soir pour se rejoindre et jouer au foot dans un stade municipal alors qu'ils ne se connaissent pas. Il y a une foi, un esprit de groupe entre des gens qui n'ont a priori rien à se dire et qui pourtant, vont aller boire un coup après. Pour autant, ce ne sont pas des amis, mais ils partagent un moment très précis dans leur vie, où se joue quelque chose qui dépasse l'idée du sport, quelque chose comme l'esprit de corps et l'absence de cynisme.

Ce sont des acteurs habitués à tenir seuls des films entiers sur leurs épaules, à faire cavaliers seuls. Le slip de bain annihile-t-il les guerres d'egos ?

Absolument ! C'est comme quand vous allez dans une soirée déguisée, la glace se brise beaucoup plus vite ! J'avais effectivement très peur des conflits d'ego, mais il n'y en a pas eu. Ils avaient tous une haute estime les uns des autres, avoir un petit souci d'ego aurait tout de suite été ridicule.

Ils s'exhibent la moitié du temps en maillot de bain avec un bonnet sur la tête, un pince-nez, pas forcément très sexy. Vous avez eu certaines pudeurs à vaincre ?

Pas du tout. Je dois dire que je n'ai eu à subir aucune coquetterie de la part des acteurs. La mise à nu devait se faire à tout point de vue. Je voulais aussi tenir un discours sur le corps, le ventre, des physiques pas forcément très gracieux dans une époque où règne la dictature de l'esthétique parfaite, du corps musclé, tonique. Je souhaitais montrer des hommes entre 40 et 50 ans qui ne sont pas des athlètes, qui vivent avec leur corps, leur bedaine qui sort, leurs poils, en se grattant le genou.

Seul Bertrand (Mathieu Amalric) est vraiment dépressif. Et en même temps, il est heureux en couple.

Oui, j'avais envie de raconter ces couples soudés contre vents et marées, qui ont leur langage à eux. J'ai beaucoup de tendresse pour ce couple. Sa femme (Marina Foïs) le porte, elle ne le juge pas. Entre notre idéal de jeunesse et notre réalité adulte, à cause de quelques accrocs, on peut vite tomber dans la dépression. J'ai des amis à qui c'est arrivé, et ça me bouleverse, moi qui suis un optimiste né.

Laurent (Guillaume Canet), c'est le patron noyé dans la colère qui a réussi, mais qui est quitté par sa femme et par sa mère quelque part.

Sans vouloir rentrer dans une psychanalyse de comptoir, il y a un peu de moi dans tous les personnages. J'avais une grand-mère spéciale, un peu bipolaire, qui pouvait être adorable et l'instant d'après, d'une cruauté inimaginable. Avec Laurent, je voulais dépeindre un personnage qui n'est pas aimable, un type à cheval, rigoureux, assez violent, voire con de prime abord, dont on découvrira qu'il a des circonstances atténuantes.

Thierry (Philippe Katherine) est l'employé de piscine timide qui pour le coup, ne s'est jamais jeté dans le grand bain avec les femmes.

Oui, il est un peu asexué ! J'ai toujours eu beaucoup d'empathie pour ces types qui dînent seuls au restaurant et rient à l'ambiance et aux blagues des autres. Par procuration, ils passent une bonne soirée. Je suis parti de ça, l'idée d'avoir un personnage très solitaire, un homme enfant employé de la mairie à la piscine municipale qui n'a certainement que ça dans sa vie et qui compense en bouffant plein de barres chocolatées.

Marcus (Benoît Poelvoorde), c'est le vendeur de piscine en plein déni dont la société boit la tasse.

Marcus est un grand ado qui ne veut pas voir la réalité en face et qui s'invente un personnage de golden boy. J'ai grandi dans les années 80, époque phare des mecs de la com, de la pub, « faut gagner », « faut être un winner », qui a laissé beaucoup de monde sur le carreau. Ces gens sont des mercenaires de leur propre vie, ils créent une société, la ferment, puis en créent une autre ailleurs. J'ai connu ça, à 28 ans, avoir la banque qui vous appelle tous les deux jours à propos de votre découvert, et mentir pour faire croire qu'une rentrée d'argent est imminente.

Simon (Jean-Hugues Anglade), c'est le cantinier, artiste saltimbanque qui a raté son heure de gloire, mais qui y croit encore. Il pourrait être ringard mais il est trop émouvant pour ça.

Exactement. J'avais vu un docu il y a quinze ans sur un groupe de rock, Anvil, qui avait connu son heure de gloire dans les années 80, et dont les membres étaient devenus manutentionnaires. Parce qu'ils avaient touché du bout des doigts leur rêve, ils n'avaient jamais pu se résigner à l'idée de passer complètement à autre chose et continuaient à donner des concerts dans des petites salles miteuses, ce que je trouve magnifique. D'où l'idée de ce type qui n'a jamais renoncé à son rêve, quitte à se faire quitter par sa femme, habiter dans un camping-car, et être confronté violemment au regard de sa fille ado à qui il ne peut plus raconter d'histoires. Simon, c'est aussi l'occasion d'une mise en abyme du métier d'acteur. Un acteur qui ne travaille pas n'a aucune entité sociale, aucune existence. Qu'est-ce qu'on fait quand on a tout misé sur son rêve, le rouge, et que c'est le noir qui sort ?

Il y a aussi ce duo improbable interprété par Alban Ivanov et Balasingham Thamilchelvan, qui a son propre mode de communication puisque AvaniSh ne parle pas français...

Oui, ça me faisait beaucoup rire d'avoir un échange qui passe par le geste plus que par le dialogue. Ça arrive parfois, des gens qui sont seuls à se comprendre entre eux, sans mots, je trouve ça très attendrissant.

Comment se sont passés les entraînements ?

Le premier entraînement était une cata ! Au début, Julie Fabre, la chorégraphe de l'équipe de natation synchronisée féminine olympique qui s'occupait d'eux, était sceptique. Au bout de trois semaines, elle m'a dit qu'on allait y arriver. Je vous passe le fait que Balasingham Thamilchelvan, que j'avais trouvé au cours d'un casting sauvage, m'avait menti – en fait il ne savait pas nager – et que

Félix quant à lui, ne supportait pas de mettre la tête sous l'eau alors qu'il joue le pilier ! Bon, pour tout ce qui est jambes à l'extérieur de l'eau, j'avais des doublures, parce que même après sept ans d'entraînement, c'est très compliqué. Ils se sont entraînés comme des bêtes pendant 7 mois, à raison d'une ou deux fois par semaine, ils m'ont épaté !

Lequel était le plus doué ?

Le plus sportif, c'était Guillaume. Mais à la volonté et à la rigueur, c'est Mathieu qui gagne ! Quant à Benoît, c'est un excellent nageur mais... dissipé.

Vous aviez des références en tête ? On pense à THE FULL MONTY pour le côté thérapie de groupe chorégraphiée et feel-good movie assumé.

Je ne l'ai jamais vu en entier ! Et je n'ai surtout pas voulu le regarder quand les gens ont commencé à m'en parler. Quand j'ai fait NARCO, j'étais tellement pétri de références que j'ai calqué des plans d'autres films malgré moi. Pour LE GRAND BAIN, je n'ai regardé aucun film, je préférais m'affranchir de toutes références, même s'il y en a forcément plein d'inconscientes.

Techniquement, la natation synchronisée, c'est compliqué à filmer ?

Oui parce qu'il n'y a rien de plus fastidieux que les plans aquatiques mais la problématique principale quand tu tournes dans une piscine, c'est l'acoustique car il y a un écho de malade. Cela dit, le challenge technique m'excitait plus qu'il me rebutait.

Le film est aussi très musical...

Oui, j'ai beaucoup cherché dans les années 80 car mes personnages en sont issus, d'où Tears For Fears, Phil Collins, Imagination... Et puis mon rêve s'est réalisé quand Jon Brion, dont je suis fan, a accepté de composer la musique du film. Son travail participe beaucoup à raconter la mélancolie des personnages.



LISTE ARTISTIQUE

Bertrand	Mathieu Amalric
Laurent	Guillaume Canet
Marcus	Benoît Poelvoorde
Simon	Jean-Hugues Anglade
Delphine	Virginie Efira
Amanda	Leïla Bekhti
Claire	Marina Foïs
Thierry	Philippe Katerine
John	Félix Moati
Basile	Alban Ivanov
Avanish	Balasingham Thamilchelvan
Thibault	Jonathan Zaccai
Clem	Mélanie Doutey
Lola	Noée Abita
La mère de Laurent	Claire Nadeau

LISTE TECHNIQUE

Réalisateur	Gilles Lellouche
Producteurs	Alain Attal Hugo Sélignac
Producteur associé	Vincent Mazel
Productions	Trésor Films Chi-Fou-Mi Productions
Scénaristes	Gilles Lellouche Ahmed Hamidi Julien Lambroschini
Directeur de la photographie	Laurent Tangy
Montage	Simon Jacquet
Musique originale	Jon Brion
Son	Cédric Deloche Gwennolé Le Borgne Marc Doisne
Chef décorateur	Florian Sanson
Directeur de production	Marc Fontanel
Directeur de post-production	Nicolas Mouchet
Chefs costumières	Ise Bouquet Reem Kuzayli